

OLIVIER BARDE-CABUÇON

Humeur noire à Venise

Une enquête du commissaire aux morts étranges

roman

ACTES SUD

À Christine et Thibault, toujours.

À Anissa, à Maud et son théâtre.

À mes drôles de dames, Audrey, Marion et Vanessa.

*Je ne suis pas ce que je suis...
— Je voudrais que vous fussiez tel que je
vous désirerais*.*

SHAKESPEARE

*Car c'est le propre de Venise que de cultiver
la mer et de délaïsser la terre.*

RAFFAINO DE' CARESINI

* Toutes les citations de Shakespeare sont extraites de *La Nuit des rois*, trad. Émile Montégut, Hachette, Paris, 1967.

PROLOGUE

L'aube effleurait Venise de ses ailes d'argent. Les premiers rayons du soleil semblaient prendre appui sur le Grand Canal avant d'illuminer la façade des palais. Brume et rêverie s'élevaient paisiblement des canaux. La féerie du moment le disputait à ce sentiment d'éphémère qui planait toujours sur la ville comme si, à chaque seconde, un rien pouvait l'engloutir à jamais.

Chiara fit encore un pas, indécise. Dans la fraîcheur matinale, les ponts de Venise semblaient esquisser un gracieux pas de danse entre les demeures. Légère comme un voile de gaze, de la vapeur flottait au-dessus des eaux. Une silhouette se dessina au loin, noire et droite. Celui qui s'approchait lui rappelait vaguement quelqu'un jusqu'à ce que la vision s'affine un peu plus, révélant un jeune homme aux yeux bleu glacé et aux cheveux noirs noués à la nuque par un bandeau. Les battements du cœur de la jeune femme s'accéléchèrent jusqu'à ce qu'il parvienne à sa hauteur.

L'inconnu la dépassa en lui jetant un regard de curiosité. Chiara expira doucement. Ce n'était pas Volnay. Elle se retourna et poursuivit son chemin d'un pas égal. Elle longea un quai, gravit un petit escalier à l'ombre d'une maison. Venise semblait se déplier sous ses yeux

comme une banderole de papier à mesure qu'elle franchissait un pont puis un autre. Tout à coup, elle s'immobilisa. Là, au pont Storto, comme une fleur au vent, se balançait un pendu.

I

Le moine n'était plus. L'humeur noire avait jeté sur lui ses griffes d'acier, le voûtant et le réduisant au silence. La lassitude de vivre ou de survivre s'était emparée de tout son être. Désormais l'ombre de lui-même, il ne se nourrissait ou ne se désaltérait que si Volnay, son fils, portait des aliments à sa bouche ou un verre à ses lèvres. Il pouvait ainsi rester prostré toute une journée, les yeux dans le vague et l'ennui, sans proférer une seule parole. On aurait dit qu'il attendait la mort.

Ce n'était pas Venise, la Sérénissime, qui avait appelé les deux célèbres enquêteurs mais Chiara, l'ancienne amoureuse de Volnay. La première de ses lettres parlait de pendus que l'on trouvait à l'aube sous les ponts, se balançant au vent comme autant de fleurs coupées, puis d'un de ses cousins en grand danger d'être assassiné. Volnay saisit l'occasion de quitter Paris, en laissant quelque temps vacante sa charge de commissaire aux morts étranges, pour tenter d'extirper son père et collaborateur de sa léthargie.

Si le jeune homme avait espéré obtenir de ce voyage quelque amélioration pour son père, il fut déçu. Le moine ne daigna pas jeter un coup d'œil par la fenêtre de la voiture au passage d'Oderzo, Padoue ou Ravenne. Volnay,

lui, comme à son habitude, observait attentivement le monde qui l'entourait.

En ce mois de mars 1760, le printemps avait fait son apparition sans crier gare, jetant quelques touches de couleurs et d'éclats de vie dans un morne paysage. Le long des fleuves Sile et Brenta, des animaux tiraient en silence les bateaux. La volonté des hommes avait jeté ici et là, ancrées sur les rives, des maisons semblables à des nids d'oiseaux, aux toits de joncs en pente, dressées à la hâte à grand renfort de boue et de roseaux tressés. Un sentiment inexplicable de précarité régnait ici.

Lorsque le regard portait sur la mer, les choses étaient différentes. Ourlée d'ombres mouvantes, usée et rongée par les courants, la lagune s'étirait devant eux dans la langueur du petit matin. Inaltérables armées de pieux, les *bricoles* y traçaient la route des barques pour leur éviter l'ensablement, ponctuant la cartographie invisible de voies marines improbables, de carrefours imaginaires, de points de suspension vers l'infini...

Les deux hommes longèrent des eaux vertes, dévorées par les algues, avant d'arriver à Chioggia *la fertile* et d'admirer ses jardins potagers sagement rangés en beaux quadrilatères verts. On y cultivait des légumes pour nourrir Venise. Eau douce et eau salée baignaient les terres de la lagune. À coups de barrière de boue, on pouvait dompter les multiples flux par un complexe réseau de canalisations, isoler l'eau douce et transformer la terre en potager tandis que, à l'aide d'un ingénieux système d'écluses, on profitait des courants et marées pour faire tourner les moulins. Partout l'eau semblait apprivoisée par la main de l'homme.

Toute cette science laissa le moine de marbre.

C'est alors que l'orage s'abattit sur eux. Une pluie diluvienne se déversa d'un coup du ciel en furie, noyant le

paysage. La voiture s'embourba et ils se réfugièrent dans une maison des environs, un *casone* au plancher de terre crue, parsemé de petits cailloux polis. On leur offrit une bouillie de farine de maïs, la polenta, à laquelle le moine ne toucha pas. Quatre enfants craintifs le contemplèrent avec étonnement, enfermé en lui-même. Pour la première fois, il n'était nul besoin de barreaux pour l'emprisonner. Le moine était devenu son plus sûr geôlier.

Lorsque le soleil s'étira de nouveau dans le ciel, ils reprirent leur chemin. La tristesse imprégnait leur âme d'un voile humide. De temps en temps, des toits de paille ronds émergeaient des marécages. Plus loin, les barques glissaient dans un silence étourdissant, effleurant avec grâce les roseaux.

Ils croisèrent un cocher à pied suivi d'une demi-douzaine de personnes à la mine dépitée. Leur voiture avait versé un peu plus loin dans un fossé. Ils se rendaient au village le plus proche pour y trouver des secours. Parmi les voyageurs, seul un audacieux jeune homme avait décidé de poursuivre son chemin. Ils le trouvèrent un peu plus loin en fâcheuse posture. En tentant de couper court à la route en lacets, il s'était embourbé jusqu'à la taille dans un fossé près de la voie, après avoir lancé son baluchon sur celle-ci. Volnay fit arrêter la voiture et se précipita à son aide. Il s'agrippa à une racine et se pencha autant qu'il le pouvait.

— Saisissez-vous de ma main ! s'écria-t-il en italien, langue qu'il maîtrisait grâce à son père et à quelques années de son enfance passées dans ce pays.

— Je ne peux l'atteindre, se lamenta l'autre.

Le jeune homme possédait une voix plutôt aiguë pour quelqu'un de son genre. Il ne semblait guère avoir plus de seize ans et son visage lisse et imberbe luisait de sueur,

révélant de longs et vains efforts pour se dégager du piège de boue.

— Essayez de nouveau, dit Volnay en se penchant à la limite de l'équilibre.

Ses doigts effleurèrent ceux étrangement fins de l'inconnu sans parvenir à les saisir. Il se pencha encore plus et sentit soudain la racine craquer. Il cala un pied au-dessous de lui et serra dans la sienne la main frêle de l'autre. La racine céda.

— Dieu!

— Dieu n'a rien à voir là-dedans, fit une voix grave. Jamais!

Quelqu'un avait saisi Volnay au collet et, d'une poigne ferme, le tirait en arrière. Le policier referma son emprise sur la main de l'inconnu et tout à coup celui-ci s'extirpa de sa gangue de boue qui creva dans un bruit écœurant. L'adolescent s'agrippa aux genoux de Volnay avec un cri de triomphe. Le commissaire aux morts étranges protesta en perdant l'équilibre mais il sentit le contact un peu rêche de la bure de son père contre sa joue. C'était le moine qui les avait tirés de là. Les trois hommes roulèrent pêle-mêle à terre dans un joyeux désordre. Le jeune garçon se retrouva à califourchon sur Volnay qui le repoussa en posant ses mains sur sa poitrine. Le policier eut un hoquet de surprise.

— Mais, vous êtes une femme! s'écria-t-il interloqué.

Le temps sembla s'arrêter. Tout le monde se releva en silence et s'observa avec suspicion.

— *Quo diversus abis?* demanda le moine citant Virgile. "Où vas-tu par ce détour?"

Volnay ouvrit de grands yeux. À la surprise de sa découverte s'ajoutait la stupéfaction d'entendre son père prononcer deux phrases d'affilée!

La jeune fille révélée leva vers eux un regard alarmé.

— Monsieur, et vous, mon frère, j'espère que vous êtes hommes d'honneur et que vous consentirez à garder le secret sur ma condition si nous nous retrouvons à Venise. On y attend mon frère et non moi, sa sœur, pour une affaire des plus importantes.

Elle essaya d'un revers de main la boue qui maculait son visage et reprit son récit d'une voix précipitée.

— Je me nomme Violetta. Mon père, le marquis Giambattista Da Zechio, a perdu sa fortune mais point son honneur. Pour payer ses dettes et conserver notre demeure près de Chioggia, il a dû consentir à donner au comte de Trisano, son créancier de Venise, tous ses bois et domaines. Il n'a conservé qu'un petit parc autour de notre manoir familial. Comme cela ne suffisait pas encore, le comte a exigé que mon frère vienne le servir sans salaire à Venise pour une durée de trois ans.

Elle baissa la tête et une subite rougeur l'envahit. Volnay l'observa attentivement.

— Or, reprit Violetta en vrillant son regard dans le sien, mon frère s'est entiché d'une fille de rien et s'est enfui avec elle. Si le contrat n'est pas rempli, nous perdrons tout. Je suis ici, en garçon, pour sauver l'honneur et la réputation de ma maison!

Elle avait parlé avec fièvre et passion. Le moine écarta doucement son fils de son chemin et se tint devant la jeune fille.

— Mademoiselle, ne craignez rien. Vos motifs sont nobles et vous êtes face à des gens d'honneur. Nous ne révélerons rien de votre secret.

Volnay masqua de nouveau sa surprise. En trois mois, c'était la première fois que son père ouvrait la bouche deux fois de suite dans la même journée. Il fit un pas à son tour mais le regard de Violetta restait accroché à celui du moine

comme à une planche de salut. Grand et maigre, le visage désormais ascétique mais aux traits résolument aristocratiques, il émanait de toute sa personne une espèce de grandeur déchuë et de solitude absolue.

— *“Tu as une belle tournure, capitaine, dit alors Violetta en le fixant, et bien que la nature enferme souvent la corruption entre de belles murailles, je veux croire cependant de toi que tu as une âme qui répond à cette belle enveloppe extérieure.”*

— Shakespeare, murmura doucement le moine. Mais j’en accepte le compliment car il est bien tourné.

— Mon frère, mon cœur me dit de vous faire confiance. Je remets donc mon sort entre vos mains!

Le moine s’inclina gravement.

— Qu’il en soit ainsi.

Le cocher fit claquer son fouet et la voiture reprit sa route, les secouant au rythme des bosses. Les deux hommes observèrent la jeune fille avec curiosité. Elle devait avoir seize ans et n’était pas très grande, le teint tirant vers le mat. De beaux yeux noirs brillaient dans son visage sous des sourcils délicatement arqués, l’arête de son nez était fine, son menton décidé. Elle avait coupé court ses fins cheveux bruns pour se donner un genre masculin. Il émanait d’elle un mélange de dignité blessée et de détermination désespérée.

— Je suis le chevalier de Volnay, fit le jeune homme avec grâce. Et le moine est mon fidèle collaborateur.

— Pour tout vous dire, je suis plus un homme de science que de Dieu, intervint son père.

En présence de la jeune fille, il semblait avoir retrouvé l’usage de la parole et Volnay se plut à espérer que l’inconnue reste quelque temps avec eux tant sa présence lui semblait salutaire.

— Je m'appelle Violetta, dit-elle, mais je prendrai pour prénom Lelio dès mon arrivée à Venise.

— C'est presque un prénom de théâtre, murmura songeusement le moine. Le théâtre du monde...

Quelque chose voila son regard et il se tut.

Le voyage se poursuivit dans un silence pensif que Violetta rompit à plusieurs occasions pour apporter des commentaires à un lieu ou un paysage. Elle possédait une grâce certaine et une délicatesse dans la voix lorsqu'elle ne déguisait pas cette dernière. Soudain porté à la sociabilité, Volnay raconta Paris, ce mélange terrible de pauvreté et de richesses, cette foule compacte qui errait dans les rues et faisait si peur aux étrangers comme aux puissants.

— Et Versailles? demanda-t-elle curieuse.

— Mademoiselle, Versailles n'est qu'un lieu de débauche et de médisances.

Et, pour compenser la sécheresse de son ton, Volnay ajouta plus doucement :

— Paris est la capitale des plaisirs, de la poésie et des joutes verbales.

Il parla des salons littéraires et des belles hôteses qui les animaient même s'il n'y mettait jamais les pieds car son père lui en avait suffisamment raconté. Violetta l'écoutait avec intérêt, les yeux légèrement écarquillés, avant de retomber dans ses pensées. Son regard revenait régulièrement au moine, muré en lui-même. Elle semblait le peser et l'évaluer. À un moment, sans souci de son silence, elle se pencha vers lui.

— Mon frère, croyez-vous que le dessein de Dieu puisse être de nous plonger dans le malheur et l'affliction rien que pour nous éprouver?

Le moine tourna lentement la tête vers elle.

— Je suis désolé, mademoiselle, je ne crois pas en Dieu.

— En quoi croyez-vous donc alors ?

— En rien.

Violetta marqua un temps de surprise.

— Mais alors, quel sens donnez-vous à tout cela ? demanda-t-elle en balayant d'un revers de main le monde qui les entourait.

Le regard du moine se fit plus grave et pénétrant.

— Mademoiselle, je ne puis malheureusement vous aider. L'homme est livré à lui-même dans un monde hostile, seul et désemparé. C'est à lui de trouver quel sens donner à sa vie et quoi faire de son passage sur terre.

Son ton s'affaiblit.

— Tout en respectant autrui car *“ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse à toi-même”*. C'est une loi naturelle d'équité et de réciprocité.

Puis, comme au prix d'un terrible effort sur lui-même, il ajouta encore :

— Je suis certain que vous y parviendrez.

Violetta baissa les yeux. On s'arrêta à une ferme pour se débarbouiller autour du puits. Ainsi débarrassé de boue, le visage de la jeune fille se révéla fascinant par sa mobilité d'expression. Les fermiers lui permirent de se retirer dans une petite pièce fermée pour revêtir des vêtements propres tirés de son baluchon. Ainsi parée, sa poitrine comprimée, elle tourna sur elle-même comme une toupie prise de folie, posa un doigt sur ses lèvres dans un geste mutin puis, les mains sur les hanches et le regard crânement planté dans celui du moine, elle récita :

— *“Je t'en prie (je te payerai généreusement ce service), cache qui je suis et aide-moi à trouver un déguisement qui puisse convenir à la nature de mon projet. Je veux servir ce duc : tu me présenteras à lui comme un eunuque.”*

La main sur le cœur, le moine s'inclina.